



Le Jour où Coyote dévora le Loup
5 – Créatures et fantômes

Contents

[Title Page](#)

[Dedication](#)

[Masques](#)

[La mort de l'homme](#)

[Créatures et fantômes](#)

LE JOUR OÙ COYOTE DÉVORA LE LOUP

Arkady K.

"Désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, le loup est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort."

Buffon, 1758.

"La guerre est juste et les Indiens l'ont méritée par l'énormité de leurs crimes. Les Indiens sont une nation grossière, servile par sa nature. Il faut mettre un terme aux maux que les Indiens font souffrir à l'humanité."

Sepulveda, 1551.

MASQUES

Alexia - la Rebelle
Athanase - le Mortel
Callisto - la Solitaire
Cassien - le Métis
Damon - le Diplomate
Écho - la Muse
Eleuthère - l'Observateur
Hæmon - le Narrateur
Hateya - l'Indienne
Hermione - la Sorcière
Kyra - la Sniper
Nausicaä - l'Aviatrice
Nicétas - le Gothique
Oreste - l'Addict
Orion - le Scorpion
Orphée - le Berseker
Ovide - le Sage
Pallas - le Meneur
Rhadamanthe - le Mystique
Roxane - la Princesse
Séléné - le Fantôme
Silas - le Rôdeur
Thècle - la Sainte
Valentine - la Girl Kicks Ass
Zacharie - le Héros
Zoé - l'Invertie
et
Saturne - l'Adulte

LA MORT DE L'HOMME

Coyote était satisfait du peuple qu'il avait créé. Il lui restait à répondre à la question de la mortalité de l'homme. Il rendit visite à ses amis afin de recueillir leurs avis. La plupart, tels que Couguar, Grizzly et Aigle, lui conseillèrent de rendre les hommes immortels : quand un animal mourait, il renaissait dans le corps nouveau-né d'un autre. Quelques uns, comme Loutre et Castor, encore jaloux de la réussite de Coyote, tentèrent de le persuader de ne pas tordre le flux de la vie : la rivière parcourt le monde de sa source jusqu'au grand océan où elle se déverse, d'autres rivières lui succéderont, telles les saisons. Les plus sages, à l'instar d'Hibou et de Porc-épic, se gardèrent bien de conseiller Coyote, craignant d'avoir à subir par la suite ses reproches ainsi que ceux de son peuple. Souris fit à Coyote le conseil le plus inattendu : "Laisse leur choisir, tu verras bien." Coyote sourit de ce conseil, dont la mise en pratique aurait pu le divertir, mais en créateur scrupuleux il préférait décider de la touche finale à apporter à sa création. Tout au long du voyage de retour, Coyote réfléchit aux conseils de ses amis et fit sienne l'opinion générale que toute créature devait être à l'image de son créateur. De retour dans sa demeure, Coyote trouva Léopard, confortablement installé devant le feu, qui lui demanda : "Alors, qu'as-tu décidé ?" // "J'ai décidé que les hommes ne devraient pas mourir. À la mort d'un homme, celui-ci reviendra à la vie au bout du quatrième jour, le temps nécessaire à l'esprit pour retourner à la chair, et il pourra vivre à nouveau au sein du peuple." Puis, Coyote demanda son avis à Léopard. "La vie après la mort n'engendre que de mauvaises choses. Les hommes seront tourmentés par de mauvaises pensées venues du monde des esprits, leurs sens dépériront, ils n'auront plus goût à rien, les hommes arrêteront de chasser et les femmes négligeront leurs foyers." Coyote acquiesça et décida qu'à

chaque fois qu'un homme mourrait, un autre renaissait. Loup, de passage dans la région, apprit la nouvelle. Il partit aussitôt en forêt chercher une branche qu'il déposa sur le chemin menant au village de Coyote. Dans la nuit, la branche arrachée se transforma en serpent à sonnette et attendit. À l'aube, comme tous les matins, c'est la fille de Coyote qui emprunta la première le chemin. Croyant avoir affaire à une branche morte, elle voulut la ramasser et le serpent à sonnette la mordit au poignet. Le temps que Coyote arrive, elle était morte. Quand il trouva le corps inerte de sa fille, Coyote le ramassa et le plaça au centre de sa tente. Oubliant sa décision, il dit : "Dès ce jour, tu reviendras à la vie." Loup, sortant de l'ombre, l'interrompit : "Non, Coyote. Ta fille ne reviendra pas à la vie. Tu as fait savoir dans tout le pays que les morts devaient rester morts. Veux-tu endosser le masque du menteur ? Le masque du fourbe ne te suffit plus ?" Coyote savait que Loup avait raison, sa fille serait donc la première à mourir. Loup le quitta, l'abandonnant à son chagrin. Lézard commenta : "En plus, ils auraient senti mauvais à leur retour. Il vaut mieux qu'ils restent morts." // "Pourtant, lui répondit Coyote, toi tu reviens bien à la vie quand on te coupe la queue." Lézard fit à Coyote son plus large sourire : "C'est une malédiction, et non un don. Veux-tu maudire ton peuple Coyote ?" Coyote décida ce jour de retirer leur queue à tous les hommes de son peuple en signe de mortalité et, depuis, plus aucun mort n'est revenu à la vie.

CRÉATURES ET FANTÔMES

Vestiges d'une classe bourgeoise mise au rebut par la junte militaire de l'empire, les boules multicolores s'entrechoquaient avant de tomber au travers des poches percées et de s'écraser dans les creux du plancher. Athanase et le scorpion se disputaient le titre de roi du billard de la péninsule, une finale peu suivie tant les discussions politiques avaient, comme le voulait l'usage à l'académie, supplanté toute autre forme de communication ; la vanité se partageait la parole avec la vacuité : les élèves étaient à un âge où leurs convictions les enracinaient dans le sol aussi fermement qu'une coulée de ciment. Les arguments glissaient sur les murs délabrés sans personne pour les ramasser, fantômes sans victimes à tourmenter. Le clan de Zacharie, pur produit du peuple, soutenait la nécessité en temps de guerre de l'hégémonie impériale ; le clan de Pallas, pur héritier de la noblesse déchue, à l'inverse et sans sembler renier pour autant la légitimité de l'empire, prétendait que la guerre n'était plus qu'une guerre de positions et que les dirigeants des deux bords étaient trop lâches, couards et suffisants pour accepter de laisser la place à un gouvernement de transition. Les marginaux et ceux qui ne trouvaient pas leur compte dans ces deux courants de pensée avaient déserté le, ouvrez les guillemets à l'anglaise, grand salon : Nicétas, Silas, Callisto et Hateya s'étaient mis à l'abri des débats dans la salle à manger qu'ils avaient prévu d'investir pour la nuit ; Hermione, Orphée, Kyra, Nausicaä et Cassien avaient faussé compagnie au groupe, dans leur recherche perpétuelle de solitude. Thècle, sainte parmi les saintes, notre-dame de la virginité, déesse de la pudeur (elle ne comptait plus les titres que le narrateur lui avait attribués au fil des années), n'avait, évidemment, su se décider, et était restée immobile, sous tension, le dos tourné au

billard, au salon, aux joueurs, aux idéalistes et aux prophètes, le visage fermé, le front soucieux, des larmes de sueurs luisant sur les tempes ; la sainte regardait une silhouette sombre et silencieuse qui arpentait d'un pas de danse aérien le pourtour du lac mort — que même la pleine lune, dans toute sa curiosité, ne parvenait à éclairer entièrement, laissant dans l'obscurité des abysses où les spectres du manoir tournoyaient en une farandole infinie où nul masque n'était nécessaire. Séléné, ombre diaphane, à la fois chef d'orchestre et dernier violon, les accompagnait, jouant d'acrobaties et de pirouettes, comme l'enfant de dix ans qu'elle n'avait jamais cessé d'être ; les terres craquelées des rives du lac crachaient de la poussière grise à chaque rebond de son amie — une fois la terre morte, il ne restait plus rien d'autre à faire que de danser dessus jusqu'à ce que le danseur meure à son tour. Séléné dansait à un rythme chaotique, quelque chose que la sainte n'avait jamais su faire : laisser venir le chaos, laisser tomber le loup de carnaval, laisser la peur ricaner et s'en moquer en retour ; au contraire, elle avait subi, baissé les yeux, trouvé refuge dans le giron de la girl kicks ass. L'empire, l'académie, ses parents, ses instructeurs, ses camarades avaient toujours tout décidé pour elle ; les avait-elle incités à le faire, de par un aveu de faiblesse implicite, ou était-ce eux qui à force d'insistance l'avait modelée dans ce rôle inoffensif. Valentine l'avait bousculée souvent, l'avait engueulée parfois ; elle lui répétait de s'assumer, coûte que coûte, de lever les yeux vers le ciel et de décoller les pieds du sol. Mais Thècle n'y arrivait pas, alors Séléné le faisait pour elle. La danse achevée, son amie sauta sur le promontoire central et, animée de cette même soif de chaos, renversa la statue de la divinité cornue. Sa chute dans le lac fit remonter une marée de fantômes incandescents qui s'élevèrent vers les étoiles noires avant de disparaître. Un dernier choc sur le tapis, une boule de luxe en ivoire sautant en l'air et venant rouler entre les

pieds de Thècle, la sainte se pencha pour ramasser la boule noire — la retournant entre ses doigts hésitants, elle fit émerger le signe horizontal de l'infini. "Perdu, Athanase, s'exclama le scorpion. C'est moi le roi de la péninsule !" // "Non, ça ne compte pas, réclama le mortel, tu n'as pas senti ? La terre a tremblé quand j'ai voulu tirer !" Des rires collégiaux sanctionnèrent le mauvais perdant. La sainte, elle, savait ; la terre se mourait, ses derniers spasmes remontaient à la surface. Devant elle, au milieu du lac, Séléne se tenait immobile, copie fine et décalée de la statue virile à laquelle elle s'était substituée, et elle attendait ; elle attendait, qu'enfin, Thècle décide du rôle qu'elle devait tenir.

Valentine monta à pas de loup les marches du grand escalier, comme si elle avait craint à chaque pas qu'un craquement coupable ne réveille les gardiens fantômes de cette demeure abandonnée ; du rez-de-chaussée lui parvenaient les bribes animées du salon de fortune où la majorité de ses camarades s'étaient rassemblés pour une énième veillée politique, alors que dehors, d'après Silas, les loups de la péninsule rôdaient — elle imaginait Zacharie, dans tout son idéalisme naïf et presque touchant, le poing levé, les yeux brillants, se cramponnant aux préceptes guerriers de l'empire face aux "aristos déchus", ainsi qu'Ovide les surnommait, ressassant sans relâche les méfaits du diktat militaire (il suffisait d'imaginer les splendeurs du domaine avant la guerre pour comprendre aisément l'amertume de Pallas) et, entre les deux, Alexia prônant du haut de son mètre soixante la révolution populaire, sans qu'à aucun moment elle n'avance de méthodes pour mener à bien cette révolution (que diable faisait Zacharie avec cette fille empêtrée dans un tel cliché de rebelle ?). Valentine se préservait d'exprimer une opinion franche

et définitive sur l'empire, elle estimait ne pas avoir les codes nécessaires au déchiffrement des enjeux politiques du vieux continent ; elle se contentait de prendre ce que la voie militaire lui offrait, une forme d'épanouissement qu'elle recherchait sans toutefois parvenir à le définir clairement, un manque originel qui s'effaçait dans l'action (d'après Ovide, nous avons tous, hommes et femmes, un creux en nous, et nous passions l'intégralité de notre existence à tenter de le combler, sans jamais y parvenir vraiment) ; elle espérait tout au moins être utile à son peuple, à ses proches, à sa famille cloîtrée derrière les murailles de la nouvelle Ève. Le silence faisait office de fantôme à l'étage, pourtant la girl kicks ass savait qu'Oreste rôdait dans les parages. Elle ignora en face d'elle l'escalier simple qui grimpeait vers l'observatoire, l'ancre du meneur, et choisit entre les deux couloirs droits desservant l'étage celui de droite, dont la dernière porte qui s'ouvrait sur la terrasse était entrebâillée. Valentine ne savait pas où se cachaient Hermione (probablement à conspirer avec son cousin dans l'une des chambres), Orphée (elle ne l'avait même pas vu partir — qu'est-ce qui tracassait ainsi le berseker ?), Cassien (fuyant un nouveau désagrément), Nausicaä (sans doute non loin des perroquets), mais elle savait où s'était réfugiée la dernière des solitaires, un savoir qui relevait moins de l'intuition que d'une compréhension mutuelle. Valentine poussa la porte menant à la terrasse d'orient : elle vit d'abord ses cheveux, cascade figée d'un blanc opalin sous l'éclairage lunaire, puis des filets de fumée s'envolant vers le ciel, et enfin son amie dans toute son entièreté, accoudée à la rambarde — Kyra savourant en privé le luxe d'une cigarette (Hæmon leur en avait distribué à chacun un paquet dès leur arrivée). La girl kicks ass s'accouda aux côtés de la sniper ; après un long moment de silence partagé, son amie tourna vers elle son regard bleu glace. L'amitié ne s'expliquait pas, elle était le fruit de coïncidences, d'assonances, de partages ; à

l'image des paires constituées par Pallas, l'amitié était avant tout le fruit du hasard : Valentine et Kyra s'étaient croisées par hasard lors des exercices de tir, coéquipières imposées, chacune avait alors vu dans l'autre le reflet de sa propre conviction — elles suivaient le même chemin pour remplir leurs creux respectifs. Le creux de la nordique était toutefois plus profond : le pays natal de Kyra avait été annexé à l'empire plus d'une décennie auparavant, dans le ventre mou de la guerre, sa famille avait été décimée lors des combats menés dans ce territoire convoité à l'époque par les deux nouvelles puissances du vieux continent ; Kyra, comme beaucoup d'orphelins, était devenue par la force des choses une enfant de l'empire, destinée à trouver sa voie à l'académie impériale. Être destinée à se battre sous les couleurs de ceux contre qui vos parents se sont battus devait être un fardeau incommensurable, même si Kyra s'en défendait d'un haussement d'épaule, ce qui pouvait passer pour les autres, mais ce dont Valentine ne parvenait à se convaincre ; qui Kyra essayait-elle de convaincre quand elle affirmait que "si ce n'avait pas été l'empire, c'est la république qui aurait fini par tuer mes parents" ? Nourries avec les cendres des premiers brasiers de la guerre, nées des ruines d'anciennes nations effondrées sous le poids de leur orgueil, deux nouvelles factions antagonistes avaient émergé : l'empire au levant, la république au couchant. Plusieurs enclaves autonomes demeuraient, mais leur nombre diminuait au fil du temps et les stratèges de l'académie prévoient leur extinction à plus ou moins court terme ; à moins de croire au fantasme gothique de Nicétas et à l'effondrement rêvé des deux blocs, il n'était pas fataliste mais raisonnable de penser que l'empire et la république allaient se partager comme des prédateurs affamés tous les restes du festin guerrier qui avait dévoré de l'intérieur toutes les frontières du continent. "Des loups en vue ?" Au-delà des lueurs cuivrées du manoir, une chape d'ombres s'était déposée sur les bois

entourant les jardins dont la pleine lune exacerbait l'aridité et au bout desquels, telles deux gigantesques statues antiques, se dressaient, immobiles, les deux perroquets métalliques, uniques traces de présence humaine à des kilomètres à la ronde ; du côté des jeunes femmes, les premières branches ténébreuses de la forêt s'insinuaient à moins de cinq mètres des bâtiments. Kyra éteignit son mégot entre les traces de rouille d'une rambarde qui ne tenait plus que par quelque caprice de la physique en temps de guerre, de celle qui laissait debout des immeubles à moitié dévastés par les bombardements urbains. "Juste des bruits. Des mouvements. La forêt. S'il y a des loups, ils restent dans l'ombre." Un silence moite tourbillonna de longues et belles minutes avant que la sniper ne reprenne : "Ma mère me racontait que les derniers loups avaient disparu du continent avant même qu'elle ne pose un pied hors de son berceau. Et les ours. Et les lynx. Tous les prédateurs qui buvaient en amont de la rivière que nous avons déclarée nôtre. Il a fallu que nous nous entre-tuions pour qu'ils reviennent." Valentine eut un pincement au cœur, son amie était d'humeur amère ; cet amertume raviva ses regrets de ne l'avoir jamais emmenée dans les vieux quartiers de Thessa, là où résidaient sa famille, ses parents (des gens qui malgré la peur cultivaient une bienveillance et une générosité à l'égard d'autrui) — mais les permissions étaient rares et son souhait ne s'était jamais réalisé. "Que sais-tu vraiment de ta famille ? [Kyra lisait en elle.] Tu les vois quoi, tous les ans ? Tu crois que la comédie qu'ils te jouent lors de tes visites a encore quelque chose à voir avec leur vie de tous les jours ? Si ça se trouve, tes parents ne vivent même plus ensemble ; imagine, l'empire leur demandant de maintenir les apparences pour faire de toi la combattante dont ils fantasment tous. Imagine. Et ne me dis pas que c'est irréaliste. Tu ne vois que les masques qu'ils veulent bien te montrer. Tous les habitants de la nouvelle Ève ne rêvent que d'une chose : étendre leurs murailles

protectrices jusqu'aux frontières du continent." // "Tu te prends pour Ovide à voir des masques partout ?" // "Ovide n'est qu'un théoricien. La réalité est plus cruelle que n'importe laquelle de ses théories." // "Je n'ai jamais mis de masque, Kyra. Jamais avec toi, en tout cas." La sniper sourit, portant son regard vers la voûte céleste. "Imagine, ce ciel rempli d'étoiles, écoute les légendes anciennes qu'elles racontent, et souviens-toi pourquoi nos ancêtres ont effacé les étoiles. Mais... excuse-moi mon amie, je parle trop. Nous parlons tous trop." // "Non, je t'en prie, continue de parler, tu... [c'était évident, inutile à dire] ...tu vas me manquer... excuse-moi, c'est stupide de dire des choses pareilles [où est la vaillante combattante promue aux troupes d'élite ?]." Kyra baissa les yeux vers la forêt, ses entrelacements, sa noirceur. "Tu n'es pas stupide. La plupart d'entre nous seront bientôt morts. Dans un autre monde, tu aurais eu une belle vie Valentine, une vie endiablée et romanesque, tu aurais été semblable à ces héroïnes de romans d'aventure pour enfants que j'admirais. Mais, dans ce monde de ruines, nous sommes tous des pions sacrificiables, des personnages secondaires, une note de bas de page dans l'histoire prévalente de l'empire." // "Tu as peur de mourir, Kyra ?" La glace au fond des pupilles de la nordique frémit, scintilla, semblant sur le point de se rompre. "Non, mais j'ai peur que toi tu meures." La sniper s'écarta brutalement de Valentine et de la rambarde, qui vacilla sans céder. S'éloignant du rebord, elle alla s'asseoir contre le crépis jaune délavé du mur ; la girl kicks ass la rejoignit avec le temps de latence nécessaire, et s'assit à son tour. Valentine pensait : "Je ne veux pas te perdre sur de telles pensées : des pensées tristes, défaitistes." Valentine dit : "Parle-moi de ta mère." Kyra leva vers elle des yeux effrayés — l'engagement militaire n'était pas et ne serait jamais assez gros pour combler le creux de son amie —, puis l'effroi passa, une ombre, et elle sourit. L'écho de ses souvenirs d'enfance remplaça bientôt l'absence

éclatante des étoiles.

Eleuthère attendait dans l'ombre du monde. Les lieux silencieux bruissaient de secrets pour l'observateur. À observer ses camarades depuis des années, il savait que chacun d'entre eux dissimulait quelque secret inavouable ; il en avait percé quelques uns à jour, sans les ébruiter, sans s'en vanter, comme pour se les approprier — que des secrets des autres naquisse le sien. Malgré ses observations, certains de ses condisciples demeuraient opaques ; ce voile persistant l'effrayait, le retranchait davantage dans l'ombre. Quand l'horloge du hall avait donné le signal du coucher, à l'heure la plus noire de la nuit, les derniers veilleurs du groupe, sous le regard paternel de Pallas, s'étaient dispersés, qui avec un ami, qui avec son futur partenaire de chasse ; Eleuthère n'avait pas d'ami, ne recherchait aucune compagnie, tout au plus suivait-il parfois la traînée de lumière du meneur et de ses seconds (Hæmon, Damon et Oreste) ; c'était tout bien considéré de l'aviatrice qu'il se sentait le plus proche, mais il n'envisageait pas sa relation avec Nausicaä comme une relation d'amitié — un psychologue militaire de l'académie lui avait dit que la trahison de son père expliquait ses difficultés à tisser des liens sociaux (le pilote n'avait pas compris ce rapprochement, mais cela l'avait amené à envisager différemment l'acte de son père). Aussi, par une habitude immuable, il avait trouvé refuge auprès de ses amis les plus fidèles et les plus silencieux, animaux de métal désincarnés, transformant la cabine du perroquet bêta en dortoir de fortune. Eleuthère avait le sommeil léger, aussi, peu de temps après que Saturne soit ressorti de son expédition à la cave, les sens de l'observateur l'avertirent de la sortie de l'un de ses camarades, qui se faufilait par la porte arrière du lavoir : il le

reconnut aussitôt, c'était l'un des opaques, l'un de ceux dont il se méfiait et qu'il préférait craindre. Prenant soin de ne pas être suivi, la silhouette avait longé l'arrière du manoir, puis contourné la remise par le sud, disparaissant du champ de vision du pilote. Eleuthère sortit de sa cachette et, prudemment, contourna les dépendances par le nord : il arriva à temps pour distinguer une ombre se mêler à celles des arbres de la péninsule. Ignorant les lueurs qui palpaient derrière les fenêtres brisées des habitations des domestiques, où Zacharie et sa protégée s'étaient retranchés pour une dernière nuit en amoureux, il franchit à son tour la barrière de la forêt, curieux, entre autres prétextes, d'apprendre un nouveau secret. Eleuthère était passé maître dans l'art de passer inaperçu — c'était à peine si les autres lui prêtaient attention —, aussi il se fondait sans mal dans les ombres projetées des arbres, laissant suffisamment d'avance à son prédécesseur pour ne pas risquer d'être repéré ; il lui semblait de toutes façons que ce dernier progressait en toute insouciance, ne prenant ni le temps d'effacer ses traces, ni celui de surveiller ses arrières, probablement certain que son escapade était passée inaperçue des autres élèves. Ils s'enfoncèrent ainsi un bon quart d'heure durant, quand, alors qu'Eleuthère, ne tenant pas à s'éloigner davantage, s'était décidé à accélérer pour rattraper et confronter ce promeneur nocturne, celui-ci se volatilisa subitement, comme avalé net par la forêt. Un juron s'échappa des lèvres du pilote ; sa main se posa sur la crosse de son pistolet académique. La noirceur des sous-bois n'allait pas pour le rassurer — la forêt était plus touffue à cet endroit qu'il l'avait cru vue d'en haut. Il hésita à rebrousser chemin ; d'un regard en arrière germa le doute : dans quelle direction se trouvait le manoir ? Sa masse compacte semblait se dessiner un instant au-delà du rideau de la végétation, avant de s'évanouir telle un mirage soufflé par les vents du désert. Il ne manquait plus qu'il se perde — quel piètre chasseur faisait-il.

Eleuthère marqua une pause, à une croisée de chemins. Il sortit son arme avec une lenteur détestable, paralysé par le souffle froid de la terre. Il se sentait observé — un sentiment rare — de toutes parts. Eleuthère n'était pas du genre à dire "Il y a quelqu'un ?", aussi il attendit, que le silence fasse son œuvre et lui désigne son observateur. Des yeux — jaunes — étincelèrent alors, droit devant lui, à une dizaine de mètres. Puis, deux autres, à sa droite ; il pivota, découvrant une troisième, une quatrième, une cinquième et enfin une sixième paire de pupilles dorées qui l'encerclaient, le jugeaient, l'observaient. Eleuthère réfrénât un sourire : les loups de Silas. Que voulaient-ils ? Pallas avait dit qu'ils n'étaient pas dangereux, juste curieux ; peut-être lui suffisait-il d'attendre et ils finiraient par ignorer sa présence. Mais les loups, si c'étaient bien d'eux qu'il s'agissait, ne bougeaient pas, se plaisant à l'observer d'un regard inquisiteur. Il repensa au psychologue de l'académie, il repensa à la trahison de son père, à sa condamnation par un grand jury de rapaces dont il avait imaginé les regards aussi jaunis et corrompus que ceux qui lui faisaient face à présent. Ses pensées furent tranchées nettes par l'apparition soudaine d'une silhouette qui se dressa devant lui, émergeant de nulle part, comme sortie des entrailles mêmes de la terre, et, fidèle à ce qu'il avait été pendant sa brève existence, Eleuthère s'effondra sur l'humus froid sans un cri, sans un mot — la gorge tranchée, comme l'avaient été avant lui celles de sa mère infidèle et de son amant impérial.

Ils s'étaient encore disputés. Cela n'arrêtait pas ces derniers temps — comme si la fin des classes signifiait aussi la fin de leur romance. Soit le ton montait autour d'une poussée de jalousie (Zacharie passait trop de temps avec Callisto, cette "suiueuse sans

caractère et sans piment" ; Alexia passait trop de temps avec Nicétas, ce "gothique à la manque", ou avec Orphée, "qui croyait-il impressionner avec sa teinture rouge ?" — alors que c'était justement dans ces actes imprévisibles et inclassables que résidait le charme du berseker) ; soit la politique traçait une frontière infranchissable entre eux. Zacharie s'était démarqué du milieu bourgeois l'ayant mis au monde, admettant que la guerre et le chaos étaient de la responsabilité des hautes classes, avides de pouvoir et de suprématie ; mais son amante avait rapidement compris que l'acceptation de l'hégémonie militaire demeurait bien ancrée en lui. Sans être dupe pour autant, Zacharie manifestait une confiance trop appuyée à l'égard de l'empire, voyant dans sa toute-puissance une solution transitoire raisonnée et acceptable ; cette confiance un peu naïve avait eu son charme, les premiers temps, puis quand son héros avait ouvertement critiqué les mouvements révolutionnaires et indépendantistes s'opposant à la dualité empire / république — les qualifiant de "destructeurs", "futiles", "obscurantistes" —, ses mots l'avaient blessée plus profondément qu'elle ne l'avait laissé paraître. Elle avait d'abord pris sur elle, prenant le temps de lui expliquer les raisons de la stratégie d'attente des gothiques, leur volonté de ne pas sacrifier des vies en vain, leur détermination à reconstruire progressivement un système de valeurs basé sur l'humain (Zacharie s'étonnait qu'un type "aussi intelligent" que Nicétas appartienne à ce mouvement, il aurait dû en déduire que ce mouvement était plus intelligent qu'il ne le pensait) ; elle s'était également efforcée de lui faire comprendre l'importance des protestations autonomistes : non cela ne "détricotait" pas l'empire, cela redonnait une identité à des peuples que la guerre avait privé de repères — l'empire avait apporté la sécurité, en retour il lui manquait une âme. Mais, rien, rien, rien, il n'avait rien voulu entendre. Zacharie avait balayé ses arguments comme des mouches sur des morceaux

de viande séchée. Putain. La révolution était toute sa vie et son amant ne voulait pas faire l'effort de comprendre cela, assimilant ses ardeurs militantes à une tocade d'adolescente. Ce n'était pas une tocade. Alexia savait — au travers de documents secrets dérobés passant de main en main à l'académie — que la totalité de la chaîne hiérarchique commandant l'empire était corrompue, qu'il était vitale de la rompre pour libérer les peuples, qu'il fallait redonner le pouvoir aux peuples. "Si l'empire est corrompu, que fais-tu à l'académie ?" // "Pour le contaminer de l'intérieur !" // "[Ton paternaliste et condescendant] Alors, je devrais te dénoncer petite espionne ?". Putain, même le fait que, grâce à des contacts de son père, Zacharie ait pu obtenir que sa petite amie soit secrètement affectée à la même unité que lui ne lui ouvrait pas les yeux sur l'état de corruption extrême de l'empire ; non, il qualifiait cela "d'arrangement", alors que c'était ces mêmes "arrangements" qu'il reprochait aux légataires du champ de ruines dont ils avaient tous hérité. Alors, Alexia avait fait ce qu'elle avait à faire : elle avait demandé à Hæmon (ce connard prétentieux), via Oreste (un mec bien derrière son masque de dealer d'internat), de modifier son affectation ; il avait accepté sans hésiter, rongé par l'humiliation d'avoir été largué par Écho et dévoré par l'envie de jouer un sale tour au si charismatique héros de leur promotion. Zacharie ne savait rien de cela, il jouait la comédie de la "dernière nuit" devant les autres, ignorant qu'il en était le dupe. Alexia n'en retirait aucune satisfaction mesquine, elle avait même fini par se convaincre que ce n'était pas le souffle froid de la vengeance qui l'avait poussée à trahir son héros, mais un amour trop brûlant. Malgré leurs différends récurrents, leurs disputes futiles, Alexia ne voulait pas rompre, elle ne concevait pas de vivre sans Zacharie, idéalisant leur avenir dans l'image désuète du couple heureux vieillissant dans la quiétude et l'écho des rires de leurs petits-enfants ; la rebelle savait que cette image se consumerait au

contact du monde dans lequel le vieux continent se devait de vivre à présent. Mais, dans un autre monde, cette image survivrait, dans un monde en paix où les causes de leurs disputes n'existaient pas ; elle préférerait vivre avec cette image plutôt que de vivre avec Zacharie dans le monde réel — car vivre avec lui signifiait le voir mourir, et cela elle pensait être incapable de le supporter ; elle ne voulait pas de cette image du cadavre décharné et désincarné de son amant.

Hermione avait mal et elle saignait, serrant dans son poing le talisman, la seule chose qui soit revenue du continent noir qui avait englouti son père, à une époque révolue où l'empire avait jugé stratégique d'y étendre le champ de batailles, avant de se faire rappeler à l'ordre par les nouvelles puissances mondiales — une note manuscrite accompagnait le fétiche, qu'elle aimait croire de la main de son père, une formule magique résumant son pouvoir : "Il te protégera des fantômes." Des sornettes, raillait Oreste, à raison probablement, mais la sorcière s'y raccrochait de toutes ses forces quand son moral était au plus bas — souvent — maintenant. Comme à chaque fois, la question revenait comme un fantôme : Pourquoi acceptes-tu cela ? Pourquoi te laisses-tu dominer par lui ? Pourquoi te soumetts-tu à cette violence ? Les premières fois, elle avait agi par dépit — elle se trouvait laide, et davantage quand elle remarquait les regards concupiscents des mâles vers les rondeurs de Valentine, d'Écho ou d'Alexia (ou de Roxane — mais Roxane ne la snobait pas, et la princesse avait compris et maîtrisé ce pouvoir d'attraction, là où les autres affichaient leur charme avec une inconscience détestable, comme cet après-midi au lac) ; certaines nuits, elle rêvait de plonger ses ongles dans les yeux insolents de Zacharie, Athanase, Hæmon, de tous ceux qui cataloguaient leurs

semblables suivant des critères puérils et arriérés — d'autres, elle rêvait de dépecer ces poupées de chair en étalant à même le sol leurs organes putrides où ne résidait aucune beauté, mais uniquement de la prétention, de l'égoïsme et du néant — elle rêvait de les voir revenir de la guerre défigurées, elle rêvait de sang rouge et noir maculant leurs minois hautains. Pourtant, petite, elle n'était pas violente, haineuse, jalouse ; encore aujourd'hui elle considérait ses sentiments comme étrangers, externes : c'était eux tous qui avait mis la jalousie, la haine et la violence en elle ; elle n'avait fait qu'apprendre à coexister avec ces pulsions nouvelles. Quand son amant la pilonnait, s'acharnait sur elle, oui elle souffrait, mais elle ressentait chaque impact, chaque morsure, chaque déchirement comme un coup sanglant qu'elle portait aux autres femmes. Le sang ne coulait pas sur son corps ; il coulait le long des leurs. "Tas mis le temps, t'étais où ?" Les rémanences de l'accouplement refluent, Hermione referma la porte sans un bruit. À l'intérieur de la chambre : une armoire miteuse, deux commodes noyées sous des amoncellements de papiers jaunis dégoulinant sur le plancher, des portraits de nobles défunts accrochés de travers ou posés bon an mal an sur le sol ; au fond, la large fenêtre de la chambre d'honneur du manoir donnait sur un jardin mort, des terres mortes, une région morte — la péninsule rutilante du scorpion n'était plus que l'un des nombreux déserts de l'empire (Pallas affirmait qu'elle renâtrait un jour tel le phénix d'antiques armoiries, mais la sorcière en doutait : plus rien ne pousse sur une terre morte si n'était des fantômes). "Alors, t'étais où ?" cracha son cousin, vautré sur un matelas, les deux probablement aussi défoncés l'un que l'autre ; des tas de vieilles photographies étaient étalées autour de lui, comme autant de souillures sur le tissu — photographies de familles, de mariages, portraits de femmes apprêtées. Hermione se contenta d'un haussement d'épaules en guise de réponse. Oreste se leva en

chancelant, esquiva les bougies posées par terre, vint approcher du visage de sa cousine l'ovale grêlé du sien — ses yeux injectés fouillant les siens, ses lèvres gercés à dix centimètres des siennes. D'autres souvenirs allèrent et vinrent — une autre époque, un temps où les mots empire, république, guerre n'étaient que des sons immatériels hantant le discours des adultes. Oreste glissa une main inquisitrice entre les cuisse de sa cousine ; la sorcière se dégagea, recula. "Non." Oreste grimaca, mais n'insista pas — il n'insistait jamais. "Pas maintenant." Hermione s'éloigna vers la fenêtre pour observer le domaine ; il lui sembla un instant distinguer des ombres — un mouvement aux abords du pavillon de chasse —, puis l'impression s'estompa, la nuit dissimula ses crimes et ses mensonges. Quand la sorcière s'intéressa à nouveau à son cousin, celui-ci s'était réinstallé à son aise dans le creux du matelas, passant en revue diverses photographies en noir et blanc ; il finit par se décider pour l'une d'entre elles, celle d'une jeune femme brune, au visage carré et charnel, et qui nourrissait une vague ressemblance avec Valentine. Oreste posa le cliché devant lui, ramassa une seringue aux reflets bleutés. "Tu fais quoi ?" [Sourire malsain :] "On a le temps. [Il n'avait pas posé de questions sur les marques, les cicatrices, le sang. Il respectait.] Réveille-moi dans une heure." Hermione détourna le regard — sa poussière d'étoiles le tuerait un jour — vers l'extérieur : au-dessus des ombres du domaine, le ciel était noir, sans aucune étoile.

Damon n'osait pas re-traverser les jardins desséchés. Alors que la plupart de leurs camarades étaient restés dans le corps principal du manoir, le diplomate et Hæmon, son ami d'enfance, s'étaient retranchés dans le pavillon de chasse — là où ils avaient

joué aux cartes (au trou du cul de la république) dans l'après-midi avec le scorpion. Kyra, sa coéquipière du lendemain, ayant disparu sans laisser de traces, Damon avait nonchalamment suivi le narrateur, sans se poser de questions, sans un regard vers la forêt, sans une pensée pour la vision morbide que celle-ci lui avait délivrée plus tôt dans la journée ; à sa décharge, ses pensées étaient encore aux discussions politiques qui comme souvent le décourageait dans ses espoirs de faire évoluer les mentalités — comme à leur habitude, Zacharie et Alexia l'avaient passablement énervé, le premier avec sa naïveté va-t-en-guerre idéaliste (alors qu'il n'était qu'un fils de bourgeois empoté qui ne comprenait pas que le diktat militaire de l'empire devait céder le terrain à un gouvernement éclairé) et la seconde avec sa posture de petite rebelle du fond de la classe qui n'avait trouvé que cela pour camoufler sa lâcheté et sa peur d'aller sur le champ de bataille. Il ne pensait plus à tout cela à présent, sous l'éclairage livide de la pleine lune, alors qu'Hæmon devait dormir comme un ours sous sa couverture militaire élimé, une tête de cerf empaillé veillant sur son sommeil. La nuit, la forêt, le silence l'encerclaient. Les silhouettes noires et indomptables des perroquets lui parurent intrusives, dans cet endroit retiré du temps par une guerre trop longue ; seule une lueur perceptible, à travers la baie de l'observatoire, l'une des rares pièces encore vitrées du manoir, rappelait à Damon la présence d'autres humains — Pallas veillait tard, lui qui voulait racheter ce domaine, le réhabiliter après la guerre. Un vent chaud le fouetta au visage ; des ombres s'agitèrent dans les broussailles environnantes. Qui avait vécu ici ? Quels souvenirs heureux ou tragiques hantaient ces lieux ? Damon sentait le poids du regard de la lune ; des loups rôdaient-ils vraiment dans les environs ? Silas n'était pas du genre à s'inquiéter à tort — le diplomate avait perçu en lui une intelligence fine, rare (contrairement à son ami Nicétas, un autre de ces rebelles en

carton). Les loups. Nous n'étions plus au siècle passé, les loups étaient revenus par centaines sur le vieux continent ; ils cherchaient à récupérer leurs terres, leurs terrains de chasse ; les loups étaient des prédateurs, au même titre que les soldats de l'empire et de la république. Orion, le natif de la péninsule, leur avait raconté cet après-midi, entre deux manches, que le retour des loups avait fait naître d'étranges rumeurs dans la région, des rumeurs d'hommes-loups ; ah, il avait ponctué cette anecdote d'un éclat de rire caractéristique, mais il n'avait pu s'empêcher de le ressasser : il avait suffi d'un ou deux meurtres sanglants (un règlement de compte ou une attaque d'un animal enragé, peu importe) pour que cela turbine dans la tête des gens, "c'est fou comment une rumeur abracadabrante peut voir le jour, ça en dit long, à quel point les gens sont manipulables". Une rumeur... Combinée avec les observations de Silas, Damon devait avouer qu'il n'était pas rassuré ; une sensation, un écho de sa course dans la forêt, remonta — une certitude : nous sommes des étrangers aux yeux de cette forêt millénaire. Que faisait-il ainsi dehors, au milieu de terres dévastées ; pourquoi vouloir retourner en pleine nuit au salon récupérer son luth — un laouto familial — dont il avait joué quelques notes avant que la politique prenne le dessus. Il n'aimait pas dormir sans ; l'instrument lui faisait office de porte-bonheur : sans lui, il se sentait vulnérable. Des visions idiotes le tourmentaient : Hermione ramassant le luth et l'abîmant à escient, Saturne, cet étrange escogriffe que Pallas leur avait dégotté, au visage curieusement familier, un vétérinaire sans doute, le jetant dans la cheminée, Oreste écrasant un gros rat avec. Arrête. Laisse tomber. La journée avait été trop chargée en images hétéroclites que la fatigue se chargeait d'assembler en un puzzle irréel ; il se sentirait mieux demain, sous la lumière du jour. Damon céda : il retournerait s'allonger à proximité d'Hæmon, sur un long divan troué mais confortable, sous les trophées de chasse (qui

avaient mystérieusement échappé aux pillards) et les carabines poussiéreuses hors d'usage. Un bruit cristallin le sortit de sa torpeur — cela venait de l'intérieur du pavillon. "Hæmon ?" Pas de réponse. Image d'un verre qui se brise au sol. Sans comprendre réellement l'origine de sa crainte, Damon fit un pas, puis deux, et franchit le seuil de la salle de chasse. Un étroit vestibule, dont les murs donnaient l'impression de pencher, desservait le salon, les vestiaires et des toilettes au sol parsemé de morceaux de faïence ; un couloir conduisait aux anciennes écuries jouxtant le bâtiment. "Hæmon ?" Le diplomate osa un regard dans le salon où son "frère jumeau" dormait toujours à même le sol, lové sous une obscure couverture. Il hésita à entrer pour le réveiller, mais un carton renversé au milieu du couloir attira son attention ; il s'en approcha, s'agenouilla, en sortit des verres à pied, de la vaisselle d'apparat aux motifs argentés — son pouce caressa les engoulevants dont la danse cerclait les assiettes. Un bruit crissant de pas sur un éclat de faïence. Damon se releva, sortant par réflexe son pistolet militaire de sa poche intérieure et pivota — sans voir l'ombre gigantesque qui venait de franchir la porte de communication des écuries. Il avança prudemment vers l'embrasure des toilettes (il n'y avait plus de porte depuis longtemps), le canon de son arme pointé en avant ; sans pénétrer à l'intérieur, il balaya le sol à la recherche de traces de pas invisibles — la pâleur de la pleine lune s'incarnait à travers les barreaux du rectangle d'aération, recouvrant les débris d'un linceul translucide. Un coup violent dans le dos le frappa ; son arme fit un son creux en heurtant le sol. Damon ne put que baisser les yeux sur les lames qui, gant de fer ressortant de son ventre, tournèrent sur elle-même ; quand les lames se retirèrent, lassées de le soutenir, il tomba à genoux, expectorant un large tourbillon de sang. Il voulut se retourner, affronter le visage de son assaillant, de son meurtrier, il voulait comprendre — mais le diplomate ne contrôlait plus rien, tout

s'atténuait : la douleur, l'éclat de la lune, l'écho de son corps s'écrasant au milieu des débris de faïence. Les ombres des arbres, traversant les murs du pavillon de chasse, s'abattirent sur lui ; ses yeux flous virent le masque de loup de la forêt se poser sur sa gorge pour la broyer, la déchiquter, s'en abreuver.

Si Guanyin veillait sur lui, c'était Tengri qui donnait au métis sa force, comme à sa mère avant lui, elle-même une métisse dont les ancêtres étaient venus du nord — longue malédiction familiale de colonisation et d'ostracisme (le vieux continent n'avait rien inventé). Sa mère lui disait que Tengri était à la fois le dieu du ciel et le dieu à l'intérieur des hommes. C'était Tengri qui décidait des guerres, des alliances et des trahisons ; c'était Tengri qui provoquait les orages, les crues et les raz-de-marée ; c'était Tengri qui du haut de sa demeure céleste régnait sur son empire d'humains. Mais c'était aussi Tengri qui insufflait aux hommes l'énergie de se battre, le courage de braver les éléments et la volonté de retenir le bras armé quand il s'agissait d'achever un ennemi vaincu honorablement. Tengri était aux hommes ce que l'empire était à ses sujets ; il commandait, organisait, décidait, inspirait. "Alors pourquoi, maman, Tengri m'a-t-il donné cette maladie ?" Cette question n'avait jamais trouvé de réponse satisfaisante. Ce n'était pas une maladie, mais une particularité physique — banale en temps de paix, exclusive en temps de guerre. Ce n'était pas un don de Tengri, mais une épreuve dont il fallait se montrer digne — une épreuve qui le laissait à quatre pattes, ahanant et sifflant comme une bouilloire asthmatique. Ces nuances avaient disparu avec la mort de sa mère et le rejet de son père, un officier sévère qui ne voulait pas s'embarrasser d'un poids mort — il ne l'avait jamais revu depuis son entrée à l'académie, peut-

être était-il mort. Cassien avait fait son deuil, faisant de Tengri un dieu imparfait et injuste, mais un dieu malgré tout — un tigre céleste tapi derrière les longs nuages blancs et les ombres de son thorax défaillant. Tengri lui donnait la force de se relever, car le métis n'ignorait pas que la punition du dieu céleste envers ceux qui lui désobéissait était la mort, sans espoir de rétribution dans le monde des esprits défunts. Dans l'obscurité de la remise, des ombres chinoises s'élevèrent sur les murs aveugles, comme exhumées des caisses éventrées, des amas de ferrailles rouillées et des amoncellements de tissus moisis : Cassien se dressant sur un cheval de bataille, cavalier svelte, chasseur redoutable devant lequel les hordes de loups fuyaient ; Cassien s'agenouillant devant Guanyin, mère-louve sainte dont les traits faisaient écho au doux visage de Thècle, et déposant à ses pieds le cadavre chaud d'un loup noir ; Cassien assis sur un trône d'ébène, les lances de ses hommes levées vers un ciel transpercé d'éclairs divins. Les jeux de Pallas et d'Hæmon, les promesses de Nicétas et de Zacharie, les moqueries et l'indifférence de ses camarades d'infortune ne représentaient rien sur l'échelle immuable du temps ; Cassien n'avait aucun compte à leur rendre, ni aux uns, ni aux autres. Il suivrait sa propre voie, celle que les ombres dessinaient sur le mur d'une remise abandonnée, dans une propriété désertée, dans un territoire oubliée.

Les bersekers les encerclaient — les chiens fous de la république. Saturne, Océanos et Hécate étaient les derniers ; tous les autres étaient morts dans l'explosion. Les bersekers avaient sacrifié l'un des leurs pour les attirer dans le bayou — à valeur égale de combattants, le sacrifice devenait la meilleure arme. En posant son premier pied sur cette terre boueuse, des relents de cendres,

de cadavres, de cauchemars lui étaient remontés, fantômes gazeux d'une nécropole guerrière ; Saturne, mal à l'aise, le jeunot du groupe, avait pris l'arrière-garde avec Hécate, envers laquelle il nourrissait déjà des sentiments contradictoires. Les lieux ne lui plaisaient pas, trop de gens étaient déjà morts ici ; la conviction qui l'avait conduit à s'engager sans retour arrière possible dans les troupes d'élite s'était effritée, sa propre vanité commençait à le dégoûter. Leur techno avait localisé le loup solitaire des bersekers dans un dispensaire ; ils devaient frapper avant que les renforts arrivent, le tuer sans interrogatoire, récupérer des documents secrets et se volatiliser dans la nuit. En lieu et place, la nuit se souleva de terre et des vagues de pierres cassées, de boues cendreuses et d'os brisés les engloutirent. Saturne n'avait rien vu venir, n'avait rien compris quand Océanos avait plongé vers lui et Hécate pour les repousser en arrière, les sauvant d'une mort certaine. Quand le nuage noir était retombé, il ne restait plus rien du loup solitaire, du dispensaire et de leurs coéquipiers. Sur le moment, il crut qu'ils étaient tombé dans un piège miné, il n'apprit la vérité que plus tard. En attendant, ils trouvèrent refuge dans un abri de fortune, sous la menace des bersekers qui venaient de débarquer, comme si l'explosion les avait tirés d'un long sommeil. Ils échangèrent des rafales de mitrailleuse, grossièrement, plus pour se titiller que pour tuer ; les bersekers savaient que leurs proies n'avaient aucune chance de s'en sortir ; ils jouissaient à petits feux de la situation. Océanos, ce grand type peu loquace qui avait toujours un peu effrayé Saturne, ne lui laissa pas le choix du plan : retourner le sacrifice contre leurs ennemis. S'intronisant le plus vieux du groupe, le vétéran, il obligea les deux autres à accepter son sacrifice et, après s'être entouré d'une ceinture d'explosifs, il sortit en agitant un tissu jaunâtre. Quand l'explosion retentit, et malgré les frissons qui enserraient leurs os comme pour les broyer, Saturne et Hécate tentèrent une sortie —

une fuite, il n'y avait plus d'objectif stratégique qui tenait, juste sauver leurs peaux, et par là désobéir à la consigne première des troupes d'élite de ne jamais fuir. Ils ne réussirent pas à fuir. Leurs propres troupes les en empêchèrent. Les renforts arrivaient — rendant encore plus insensé le sacrifice d'Océanos. La troupe de berserkers furent vaincue, les cibles furent capturées ; Saturne et Hécate furent mis à pied pendant trois mois pour tentative de désertion ; ils en profitèrent pour se marier en secret. Lors de la cérémonie, Saturne traînait la jambe, une blessure consécutive à l'explosion qui avait anéanti son unité ; il pensait que cet handicap ne durerait pas, Hécate pensait qu'ils auraient des enfants ; rien de cela n'arriva. Sa femme mourut deux ans après dans une mission que le secret impérial exigeait qu'il n'en sache rien, pas même ce qu'il était advenu du corps d'Hécate ; quant à lui, une dizaine d'années plus tard, un officier ivre lui parla de la mission à la nécropole, sans savoir qu'il s'adressait à l'un des survivants, cet officier faisait partie des renforts, il lui avoua avec une pointe de remords que l'escouade d'élite envoyée sur les lieux était un leurre pour attirer des gros poissons, que l'empire se moquait des pertes humaines même dans ses propres troupes d'élite, que l'empire avait lui-même actionné la bombe qui avait tué ses camarades ; le mois suivant, Saturne s'était illustré dans un acte de bravoure tellement beau, que certains n'hésitèrent pas à qualifier de suicidaire, que l'empire le récompensa en lui accordant une mise en retraite anticipée. Le temps s'abattit sur lui ; l'usa. Hécate lui manquait, sa jambe le lançait en permanence, son mépris de l'empire avait tellement grandi qu'il emplissait à présent tout son être de ténèbres épaisses. Assis au centre de la cave, à même la terre sèche, avec pour seule lumière une lanterne à huile frémissante, silencieux au milieu des craquements du bois et des morts, créature d'ombre parmi les ombres, l'adulte pleurait.

"Dans un autre monde, tu aurais eu une belle vie Valentine, une vie endiablée et romanesque, tu aurais été semblable à ces héroïnes de romans d'aventure pour enfants que j'admirais. Mais, dans ce monde de ruines, nous sommes tous des pions sacrificiables, des personnages secondaires, une note de bas de page dans l'histoire prévalente de l'empire." Le murmure de la forêt réveilla la girl kicks ass ; des lambeaux de rêve s'accrochèrent un instant à la rambarde avant de, contaminés eux aussi par la rouille qui rongait ce monde, s'envoler vers la pleine lune et sa longue traîne noire. Valentine se redressa, s'adossant contre le mur ; une veste militaire glissa sur ses genoux, tomba à ses chevilles — la veste de Kyra. Elle ne revenait pas de s'être endormie au son de la voix de son amie — la fatigue du voyage. Les minutes passèrent, silencieuses, attendant que les pensées de Valentine se précisent ; la forêt était muette, pourtant la jeune femme percevait encore, intuitivement, cette menace indistincte, celle que le berseker avait résumée en un sibyllin "il y a quelque chose dehors" avant de s'éclipser pour commettre quelque méfait. Les sens de la guerrière avaient été aiguisés par des années d'entraînement ; elle savait qu'il se passait "quelque chose" dans la forêt — qu'il s'était passé quelque chose. Son dossier, la partie à laquelle l'élève avait accès, mentionnait des "facultés pré-cognitives" ; Valentine pressentait, anticipait certaines choses — un mouvement lors d'un combat, un frémissement statique dans l'air quand la tension collective montait, le déséquilibre précédant tout événement tragique. Ce n'était pas un don ; tout au plus le fruit du hasard. Malgré ce sentiment d'alerte, elle n'avait pas la force de se lever — héroïne aux jambes de paille — et tira la veste de Kyra vers elle pour s'en recouvrir ; où la sniper était-elle partie, redoutait-elle,

elle aussi, l'heure de la séparation ? Comme en réponse, la porte s'ouvrit — Kyra était de retour, à moins que ce ne soit le scorpion à la recherche de sa coéquipière. Une silhouette massive se découpa sur la lune — plutôt Orion donc. Le visage du nouvel arrivant pivota vers Valentine, la nuit étincela sur les dents (les crocs) blanches (trop blancs) de l'homme (du loup) ; la girl kicks ass tira sans préliminaires, sans réflexion. Le silence lui répondit — comme si ses balles étaient passées au travers de l'inconnu et de la nuit. Elle n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait que l'homme-loup se jeta sur elle, toutes griffes levées, et que la menace qu'elle avait pressentie jusqu'alors s'abattit sur elle, dans toute sa brutalité et sa fatalité ; et c'était les yeux tournés vers la lune que la meilleure d'entre eux, leur héroïne, agonisa — l'écho des souvenirs d'enfance de son amie comme autant d'étoiles dans le ciel.

Alexia arma son pistolet. En débardeur lapin et culotte assortie, la rebelle se colla contre le mur décrépi, en haut de l'escalier plongé dans l'obscurité. Zacharie, enflammé par l'incessant débat avec Pallas et sa suite, s'était montré à fleur de peau, le ton était vite monté, et elle s'était réfugiée, furieuse, dans une chambre à l'étage où elle s'était injectée un échantillon de poussière d'étoiles offert par Oreste, puis — elle avait pleuré. Passer la nuit, seuls, dans le logis des serviteurs, l'une des dépendances majeures du manoir, aurait dû être une façon, en une nuit, de vivre la vie qu'ils n'auraient jamais, de garder en mémoire l'image de cet autre monde où ils vivraient heureux ; mais Zacharie n'avait rien trouvé de mieux à faire que de la relancer sur sa haine des bourgeois, son besoin de vivre comme une petite femme du peuple : "C'est sûr, c'est en te comportant comme une domestique que tu vas corrompre l'empire de

l'intérieur !" Le fiel entre les mots pointait le refus d'Alexia de postuler à une école d'officiers ; son amant, aveuglé entre autres choses, ne comprenait pas qu'elle n'avait pas les qualités requises, surtout une — une tare qu'elle dissimulait même à lui ; elle ne pouvait pas être un officier. Les pleurs passés, l'esprit clarifié, elle s'était résolue à prendre sur elle, c'était stupide de se quitter sur un dispute, elle reconnaîtrait qu'il avait raison, qu'elle devait assumer ses opinions, qu'elle changerait, elle lui devait, ne serait-ce que pour se faire pardonner sa trahison à venir et qu'il se sépare sur une impression optimiste, avec cette image vieillotte que cela aurait pu continuer éternellement entre eux, et il ne fallait pas qu'il parte déçu, aigri, déprimé, démotivé, déconcentré, sous peine de défaillir sur le terrain, au contraire il aurait besoin du souvenir de cette nuit, d'une ligne de mire qui l'aiderait à rester en vie, Oreste aurait dit que tout cela c'était des foutaises, mais c'était tout ce qui leur restait, des foutaises. Alexia s'était débarrassée avec satisfaction de l'uniforme verdâtre et ragoûtant de l'empire pour enfiler une tenue légère, hésitant à descendre toute nue, mais cela aurait été trop facile, la réconciliation devait se mériter, même si, au final, le sexe ferait tout passer, l'aigreur, les remords, la nostalgie. Elle avait mécaniquement pris son arme — le conditionnement de l'académie où tous les élèves devaient dormir avec une arme dès l'âge de dix ans — ne s'en rendant compte qu'une fois arrivée en haut des marches et qu'elle avait entendue distinctement Zacharie l'appeler : "C'est toi Alexia ?" Sauf que cela ne pouvait pas être elle, il ne pouvait pas l'avoir entendu depuis le petit salon où des meubles fracturés se disputaient le romantisme avec des canapés éventrés. Puis, plus rien. À qui s'était-il adressé ? Quelle heure était-il ? Dans les ténèbres qui montaient vers elle, la nuit régnait sans se soucier de toute temporalité. Des dizaines de scénarios invraisemblables défilèrent dans sa tête, figurant des loups sanguinaires, des espions

de la république et des succubes lascives ; la poussière d'étoiles tourbillonnait dans l'air, entraînant les ombres de l'escalier en une sarabande infernale. Alexia descendit pas à pas l'escalier en L jusqu'à l'angle intermédiaire, ignorant les griffures du bois éraillé sur ses pieds nus ; elle balaya du regard et de son arme la porte d'entrée face à elle, au bout du vestibule, et la porte menant au salon, à sa droite : les deux étaient entrouvertes, une nuée de lucioles fluorescentes allaient de l'une à l'autre avant de s'évanouir en un clignement d'œil. "L'initiative est réservée aux inconscients qui veulent mourir. Face à une menace inconnue, restez en position et attendait." Ils vivaient tous avec des instructeurs fantômes logeant à l'intérieur de leurs crânes. La rebelle ne voulait pas mourir ; elle prit position, s'agenouillant dans l'ombre. Deux traînées (de sang) de lumière se croisaient en bas des marches, celle terne de la lune et celle orangée de la lampe tempête qu'ils avaient accrochée dans le salon. Les sens décuplés par la drogue d'Oreste, la rebelle attendait, visant alternativement les deux embrasures. Avait-elle imaginé la voix de Zacharie ? Elle attendit au moins dix (putains) de minutes (dix minutes pendant lesquelles son amant avait eu le temps de se vider de son sang). "La priorité n'est jamais de sauver des coéquipiers pris au piège ou blessés, la priorité est de vous sauver vous. Ne soyez pas des héros, soyez des survivants." Oui, oui, oui, oui. Les instructeurs fantômes ne se taisaient jamais, même quand une ombre franchit la porte du salon, une ombre indistincte, une silhouette moins massive que celle de Zacharie, la silhouette d'un ennemi — Alexia tira sans réfléchir, un éclat de bois vola à quelques centimètres du crâne de l'ombre qui pivota vers elle — mal éclairée, on aurait dit une gueule de loup, qui tranchait avec l'allure entièrement humanoïde du corps. Paralysée une, deux, trois secondes par ce faciès incongru, l'élève conditionnée de l'empire en mit deux autres à tirer à nouveau, vidant son chargeur dans le

couloir, à présent vide, l'ombre s'était enfuie par l'entrée, la porte grande ouverte vers la forêt dont la pleine lune enlumina la moindre parure. Elle rechargea, chassant les étoiles qui s'accumulaient dans son champ de vision. Avait-elle imaginé tout cela ? Le cadeau de l'addict ne lui avait jamais donné des hallucinations, jamais, à moins qu'il n'ait préparé un mélange spécial pour cette dernière nuit — non, Alexia n'y croyait pas. Les propos de Silas sur les loups avaient transformé les ombres du visage de l'inconnu en un masque animal, et il lui avait semblé reconnaître la tenue de l'académie — tout cela n'était-il qu'une mauvaise blague ? Et des cheveux dorés, aussi dorés que... Les ténèbres étaient trompeuses. Alexia reprit sereinement son souffle, tout allait bien, quelqu'un avait forcément entendu les coups de feu (sauf s'ils étaient déjà tous morts) et, ignorant les protestations de ses instructeurs, elle descendit — si Zacharie avait besoin d'elle, elle devait lui venir en aide, elle serait son héroïne. Le canon pointé sur l'entrée, le vent nocturne faisait danser les premières broussailles en vue, la rebelle franchit à reculons la porte du salon et, seulement à ce moment-là, osa un regard vers l'intérieur. Non, non. Une image s'imprima sur sa rétine, une vision qui ne la quitterait plus — quelqu'un avait forcément entendu le coups de feu —, un trou noir qui absorba le logis, le domaine, les ombres, la forêt et la nuit. Elle vacilla. Elle ferma les yeux ; l'image persista — son amant gisant dans une mare de sang. Tout en fléchissant, elle continuait d'avancer à reculons, bientôt ses pieds nus se noyèrent dans le sang versé. La chaleur du sang la força à ouvrir les yeux, la força à se retourner une seconde fois ; elle baissa son arme. Le cadavre du héros reposait parmi les débris du passé, la gorge tranchée et le visage lacéré, comme pour le défigurer, même dans la mort. Les instructeurs fantômes se turent, ayant trop souvent dit que Zacharie ferait un très bon commandant d'unité, oubliant de mentionner que c'était souvent les commandants

d'unité qui mouraient les premiers. "Je ne voulais pas", dit Alexia, ce qui englobait aussi bien l'empire et la guerre éternelle que leur dispute et leur séparation. Elle tomba à genoux au-dessus de son amant, soulevant délicatement sa tête, comme si elle risquait de lui faire mal, chercha une dernière lueur, un reflet dans les pupilles du héros mort — rien. Le froid dévorait la peau de ses jambes nues, mais elle tenait bon. Brusquement, sentant instinctivement une présence derrière elle, elle se retourna, levant les yeux vers la créature qui se tenait au-dessus d'elle — des lames tranchantes dans ses paumes ouvertes (des griffes) ; il lui semblait que dehors il neigeait. Alexia bondit en arrière, renversant la lampe tempête, et atterrit sur le canapé ; la lampe se brisa et s'éteignit, le canapé se renversa en arrière. La jeune femme heurta le sol brutalement mais, ignorant la douleur et toujours cramponnée à son arme impériale, elle tira droit devant elle, vidant un nouveau chargeur sans se soucier de viser ; la créature, gigantesque maintenant qu'elle la dominait de toute sa hauteur, sembla encaisser au moins une balle à l'épaule car elle eut un mouvement de recul. Rampant en arrière, la rebelle s'empara d'un morceau de bois pour se protéger ; la créature — ombre noire avec une tête de loup — semblait hésiter, la jauger ; des cris au-dehors détournèrent son attention vers le cadre d'une fenêtre fantôme où un rai de lumière jaune balayait la neige étoilée — une neige qui pénétra en tourbillonnant dans la pièce et emporta la scène, la créature et sa proie vers des ténèbres bleutées.

Séléne leva le pouce, l'index et enfin la majeur ; trois secousses ébranlèrent les fondations du manoir, réveillèrent ses fantômes. Puis, elle traça autant de lignes cendreuse sur le tapis élimé du billard, traînées de sang noir séché. Thècle ne s'était pas endormie ;

pour autant le monde n'avait cessé de couler autour d'elle, des ombres entrant et sortant de la pièce sans qu'elle ne les remarque ; Thècle, pour quelques heures, n'existait que dans le monde de sa seule amie — un monde sans soleil, sans chronologie, sans narration. La sainte n'avait aucun contrôle sur les allées et venues de Séléne, qui en retour ne semblait rien attendre d'elle — se jouait-elle de leur amitié, voulait-elle la prendre à témoin de l'effondrement du temps, ou l'avertir, la protéger, l'emmener par-delà les frontières matérielles ? Elle n'en avait pas la moindre idée ; elle devinait cependant que sa présence récurrente signifiait pour elles deux la fin d'une époque ; elle imaginait aussi que l'état de dévastation et de désolation du manoir, du domaine et de la péninsule étaient plus propices à attirer Séléne que la géométrie abrupte de l'académie — où elle ne s'était jamais montrée, comme si elle craignait l'endroit l'ayant privée de son enveloppe charnelle ; à l'inverse elle apparaissait sans crainte lorsque Thècle sortait de l'enceinte de l'académie — quand la sainte fuyait les prêches familiaux pour se perdre dans les faubourgs miséreux massés aux pieds des murailles de la Nouvelle Ève, ou quand la jeune combattante désespérait dans le froid, la nuit, le doute et que la forêt où elle avait été parachutée se refermait sur elle. Séléne était présente quand les masques de l'empire tombaient, quand la façade positivisme de son discours s'estompait. L'empire avait éradiqué les mythes, les croyances, les religions officielles ; seuls demeuraient, divinités d'un temps révolu, des fantômes. Séléne fit rouler la boule noire entre les traînées noires, puis satisfaite elle jongla quelque temps avec — derrière elle, affalé sur un large divan encaissé, Athanase dormait d'un sommeil mortel et bruyant. Soudain, Séléne s'immobilisa ; la boule de l'infini retomba par terre. Un sourire, carnassier, déchira les traits de la fillette ; des lames d'ombre onduleuses jaillirent de ses mains qu'elle retourna vers elle comme pour les admirer ; sa queue de cheval se

détacha laissant sa longue chevelure d'ébène la draper comme une cape ; ses yeux jaunes brillèrent et fixèrent la sainte. Puis, son masque de loup se dissipa et elle redevint au yeux de Thècle la petite fille innocente qu'elle avait tuée froidement un matin d'automne sept auparavant. Des coups de feu déchirèrent le voile silencieux de la nuit — des vrais coups de feu. Séléne sourit, comme une fillette qui sait que le spectacle vient de commencer, et elle éclata d'un rire franc alors que Thècle sentait les premiers corps de ses camarades tomber tout autour d'elle. Le rire de Séléne résonna longtemps dans le manoir.